



Le chef d'orchestre se passe de sa baguette

« Mais qu'a-t-il donc fait de sa baguette ? », se demanderont les plus observateurs ce soir, en voyant Jérôme Pillement diriger parfois du bout des doigts son orchestre de 80 musiciens ? Au placard, la baguette. Le chef du Violon finissait par ressentir des raideurs dans le bras et la crispation n'arrangeait pas non plus sa vieille tendinite à l'épaule.



CREDITPHOTOR.C

On peut être choriste et fan à la fois

Prise la main sur le bouton, cette chanteuse du « Chœur du Violon sur le sable » (photo). En répétition vendredi soir à l'école de musique de Saint-Palais-sur-Mer, en vue notamment de l'interprétation ce soir de l'Alléluia de Haendel, cette groupie du chef Jérôme Pillement n'a pas résisté. Clic clac, c'est dans la boîte.

FANNY CLAMAGIRAND. Auréolée de prix, promise à une belle carrière, la jeune violoniste éclairera de son talent précoce le premier des trois concerts du festival

Touchée par la grâce

de Ronan Chérel

Ne jamais se fier aux apparences. Une frêle jeune femme s'avance, tirant sa valise d'une main, portant précieusement de l'autre la housse qui protège son trésor, ce violon dont Fanny Clamagirand a fait sa vie. À 24 ans, elle arbore avec douceur une silhouette presque adolescente, encore. Sur scène, soudain, sa maturité artistique et humaine explose. Ne jamais se fier aux apparences. Fanny Clamagirand a déjà tout d'une grande.

Lorsqu'elle décroche, en 2007, le prix Rainier III des Violons Masters de Monte-Carlo, Fanny Clamagirand touche au Graal. Du moins ce prix confère-t-il à son lauréat un certain statut dans le monde des solistes classiques. Ce prix lui était destiné. Comment en douter ? Fanny Clamagirand s'est saisi de son premier archet à l'âge de 7 ans. Déjà avec aisance, déjà avec talent.

Un parcours « en douceur ».

La concertiste et professeur Larissa Kolos ne pouvait s'y tromper, lorsqu'on lui présenta cette enfant surdouée. La violoniste russe prend en main la destinée artistique de Fanny Clamagirand. Les parents de la violoniste précoce veillent, toutefois, à ne pas brusquer leur enfant. « Pour mon professeur, il était évident qu'il fallait que j'arrête l'école, que je ne me consacre qu'au violon, mais j'ai commencé la musique en douceur, sans jamais être poussée par mes parents. Tout s'est fait naturellement, je dirais. J'adorais l'école et je voulais aussi continuer à fréquenter des enfants de mon âge. »

Le parcours de Clamagirand



Simplicité. Préservée par sa famille, Fanny Clamagirand vit comme un cadeau sa carrière internationale, à 24 ans seulement

PHOTO R.C

en devient à la fois classique et discordant. Classique car la jeune femme n'a pas virginité de toute culture classique. « Il y a toujours eu de la musique à la maison. Ma maman a pratiqué le piano à un niveau professionnel. J'ai été baigné très tôt dans un environnement musical. »

Mais c'est à Toulouse, où vivait alors sa famille, originaire de Paris, que Fanny Clamagirand a

croisé la route de Larissa Kolos. Le prestigieux Conservatoire national supérieur de musique de Paris, Fanny ne l'a intégré que tardivement, à l'âge de 16 ans. « J'ai intégré directement le 3^e cycle, le cycle de perfectionnement. » Son curriculum vitae laisse deviner cette « anomalie » dans le parcours d'une soliste à l'avenir assuré. « Je n'ai pas décroché de prix du CNSM. »

Les prix et récompenses ne manquent pas pour autant au palmarès de Fanny Clamagirand. Les concours, un passage obligé, « mais je les prenais comme un moyen de progresser, de tendre vers un meilleur niveau. » Les jurys qui l'ont écouté se sont laissés séduire par son jeu mariant à la fois force et subtilité, autorité et grâce.

« Fraîcheur et motivation ».

Les concours n'étaient qu'un moment sur (son) chemin ». Fanny Clamagirand en a retiré une confirmation de son talent et une certaine notoriété qui lui vaut aujourd'hui d'être sollicitée, de plus en plus. Sollicitations auxquelles « il faut savoir se plier », a-t-elle conscience, non sans réfléchir, déjà, à l'avenir de cette carrière qui « peut très bien s'étirer à l'infini, à la différence d'un sportif de haut niveau, et sous de multiples formes ».

Comment abordera-t-elle demain une œuvre qu'elle aura jouée vingt fois, trente fois, déjà, dans sa carrière, elle qui a travaillé très jeune un large panel de répertoire ? Fanny Clamagirand, du haut de ses 24 ans, anticipe, se pose déjà la question. « J'ai aussi envie d'avoir une vie privée, d'avoir, plus tard, des enfants. Il faudra sans doute que j'apprenne à dire non, parfois, pour me préserver et surtout conserver ma fraîcheur et ma motivation. » L'échéance est sans doute encore lointaine. Sa fraîcheur est encore intacte et vivante. Elle en donnera la démonstration ce soir encore, lors du premier des trois concerts d'« Un violon sur le sable ».

► **Elle interprétera ce soir...** Le premier mouvement du concerto pour violon de Piotr Ilich Tchaïkovsky.

On ne peut pas toujours avoir ce que l'on veut



Au travail. Le Chœur du Violon en répétition

PHOTO R.C

Le chœur de 80 chanteurs constitué pour le Violon montera sur scène en ouverture du concert de ce soir pour entonner les 30 premières secondes du « You can't always get what you want » des Rolling Stones. « Tu ne peux pas toujours avoir ce que tu veux », traduit l'organisateur d'« Un violon sur le sable », Philippe Tranchet. « Cette chanson, son titre surtout, illustre bien toutes les frustrations auxquelles je peux être confronté avec ce Violon : tous les artistes que nous aimerions inviter et qui ne sont pas disponibles à ce moment-là ou trop chers. Tous ces morceaux que nous voudrions jouer mais dont nous ne pouvons pas obtenir les partitions pendant la période du Violon. Tous les effets, aussi, que nous voudrions mettre en place, mais qui sont inenvisageables parce que nous ne pouvons pas créer le noir sur la scène, comme on peut le faire dans une salle de concert. » Effectivement, on ne peut pas toujours avoir ce qu'on veut.

Au programme

CE SOIR

■ **Nuit de chine.** Le Violon a-t-il voulu faire un clin d'œil au pays hôte des prochains Jeux olympiques ? Parmi les artistes programmés ce soir, « 4 KO », une troupe de percussions chinoises. À l'affiche également, la violoniste **Fanny Clamagirand**, le ténor roumain **Tiberius Simu** et le **Chœur du Violon sur le sable**. Concert à 22 heures.

MERCREDI

■ **La virtuosité d'Engerer.** Autre soirée de prestige en perspective, avec la présence de la pianiste **Brigitte Engerer**, mais aussi la mezzo **Kate Aldrich** et du guitariste **Emmanuel Rossfelder**. Le premier violon de l'orchestre, **Christophe Guiot**, sera de nouveau dans la lumière, de même que le titulaire de l'orgue de l'église Notre-Dame, **Jacques Dussouil**. Concert à 22 heures.

VENREDI

■ **Pluie d'étoiles.** La danseuse **Marie-Claude Pietragalla**, accompagnée de **Julien Derouault**, éclairera ce dernier soir, de même que la soprano **Carmen Solis**, le contre-ténor **Max-Emmanuel Cenci**, le claveciniste **Benjamin Alard**, le saxophoniste **Vincent David** et, bien sûr, le violoniste de jazz **Didier Lockwood**.



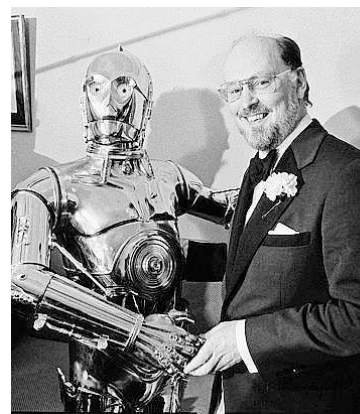
LEÇON D'HISTOIRE. Jérôme Pillement, le « chef qui parle », partage sa connaissance de la grande et de la petite Histoire des compositeurs et des artistes classiques

Que serait Star Wars sans John Williams ?

■ Question existentielle, au moins pour tous les « Starwarophiles » : que serait devenu la « Guerre des étoiles », œuvre majeure, pour ne pas dire unique, en tant que réalisateur en tout cas, de Georges Lucas ? Peut-être une simple épopée inspirée du dérivatif « 2001, odysée de l'Espace » de Stanley Kubrick, les effets spéciaux en plus. Intéressant, allez savoir, mais « Star Wars » doit tellement à son thème musical qu'il est permis de douter que Georges Lucas aurait atteint la postérité sans le concours du compositeur John Williams.

Un duo gagnant. Facile à dire trente-et-un ans après la sortie du premier des six films de la saga. Ceci dit, un regard en arrière sur le palmarès des Saturn Awards de l'année 1977 en dit long sur le génie du compositeur John Williams. Cette même année, deux réalisateurs, Georges Lucas et Steven Spielberg se distinguaient, le premier avec Star Wars, le second avec « Rencontres du troisième type ». Meilleurs réalisateurs, à égalité. Meilleure musique, signée John Williams

dans les deux cas. Spielberg-Williams, un duo gagnant. Deux hommes liés par une amitié nouée à la faveur de leur collaboration, en 1975, sur « Les dents de la mer ». Là encore un film à la bande originale mémorable. Est-ce par hasard si le visionnaire Steven Spielberg a poussé son ami John Williams à plancher sur une musique pour Star Wars et réussi à convaincre Georges Lucas d'abandonner son idée première d'un film presque muet ?



Postérité. John Williams pose avec le robot C3PO

PHOTO AP